

APPENDIX.

I^{re} PARTIE.

ORIGINE DE LA CIVILISATION MEXICAINE. — ANALOGIES AVEC L'ANCIEN MONDE.

NOTE PRÉLIMINAIRE.

L'essai suivant devait d'abord terminer mon introduction, dont il fait réellement partie. Depuis que je l'ai composé a paru le précieux traité de M. Bradford sur les *Antiquités américaines*, seul ouvrage que je connaisse sur le sujet en général; mais, relativement à l'architecture américaine, je ne puis oublier les deux voyages de M. Stephens dans l'Amérique centrale et le Yucatan. Ce terrain, naguère imparfaitement connu, est aujourd'hui si bien exploré, que nous possédons toutes les lumières désirables pour nous faire une opinion sur les monuments mystérieux illustrés par M. Catherwood.

Malgré l'importance des recherches de M. Stephens, je n'en ai pas profité ni pour rien ajouter aux miennes ni pour baser mes conclusions sur son autorité. Ces conclusions avaient été formées trois ans auparavant par l'étude attentive des relations de Dupaix et de Waldeck, qui ont illustré si magnifiquement les restes de Palenque et d'Uxmal, les deux principales ruines explorées par M. Stephens; mais les faits recueillis par ce dernier, loin d'ébranler mes convictions n'ont pu que les confirmer. Le but unique de mon propre travail sur ces ruines était d'indiquer leur origine probable, ou plutôt de voir quel jour elles peuvent jeter sur l'origine de la civilisation aztèque. Je suis arrivé aux mêmes déductions que M. Stephens. Mes réflexions et les siennes doivent donc se corrober mutuellement. Si j'avais été guidé par les nouvelles clartés qui ont lui depuis trois ans sur la route que j'ai suivie, j'aurais pu modifier certaines parties de mon œuvre, mais j'ai préféré ne rien changer aux bases de mon argumentation et lui laisser toute sa valeur comme témoignage distinct et indépendant.

Lorsque les Européens débarquèrent pour la première fois sur les rivages de l'Amérique, ce fut comme s'ils arrivaient dans une

autre planète; tout y était si différent de ce qu'ils avaient vu. Ils y trouvèrent de nouvelles variétés de plantes, des races d'animaux inconnues, et l'homme, maître de cet autre hémisphère, différait également des habitants de l'ancien par la couleur de la peau, par son langage, par ses institutions (1). Aussi l'appelèrent-ils un Nouveau-Monde. Instruits par leur foi religieuse à faire dériver tous les êtres créés d'une même source, ils furent naturellement fort embarrassés d'expliquer la manière dont ces régions lointaines et isolées avaient pu se peupler. Leurs compatriotes éprouvèrent la même curiosité, et les savants européens se mirent l'esprit à la torture pour résoudre le problème.

Pour expliquer la présence d'animaux analogues dans l'Ancien et le Nouveau-Monde, quelques-uns imaginèrent que les deux hémisphères avaient pu se joindre autrefois vers le pôle, de manière à présenter une facile communication (2). D'autres, embarrassés par la difficulté de faire voyager des races qui habitaient les tropiques à travers les régions arctiques, firent revivre la vieille fable de l'Atlantique de Platon, cette île immense, aujourd'hui submergée, qui devait s'étendre des rivages de l'Afrique aux côtes orientales du nouveau continent. Ils retrouvaient les traces d'une convulsion semblable de la nature dans ces îles verdoyantes qui parsèment l'Océan Pacifique, autrefois les sommets d'un vaste continent enseveli sous les eaux (3). D'autres, doutant de la réalité de ces révolutions dont il ne reste aucune tradition, supposaient que les animaux avaient pu traverser l'Océan de diverses manières; les oiseaux dont le vol est le plus vigoureux, en franchissant les moindres distances;

(1) Les noms d'un grand nombre des animaux du Nouveau-Monde ont été empruntés à l'Ancien : mais les espèces sont bien différentes. « Lorsque les Espagnols débarquèrent en Amérique, dit un naturaliste éminent, ils n'y trouvèrent pas un seul animal qui leur fût connu, pas un seul des quadrupèdes de l'Europe, de l'Asie ou de l'Afrique. » Lawrence, *Leçons sur la physiologie, la zoologie et l'histoire naturelle de l'homme*. Londres, 1819, p. 250.

(2) Acosta, lib. 1, cap. 16.

(3) L'érudit comte Carli est partisan de la fameuse tradition égyptienne rapportée par Platon dans son *Timée*. Le philosophe italien ne doute nullement de la véracité du philosophe grec. *Lettres américaines*, t. 2, lettres 36-39.

tandis que les espèces les plus familières des quadrupèdes avaient pu être facilement transportées par les hommes dans des bateaux; quant aux espèces les plus féroces, telles que les tigres, les ours, etc., on avait pu les importer de même dans leur jeunesse, « pour l'amusement et les plaisirs de la chasse » (4). D'autres enfin soutenaient l'opinion, tout aussi vraisemblable, que les anges, qui avaient sans doute pris soin des animaux dans l'arche, avaient également présidé à leur répartition dans les différentes parties du globe (5). Telles étaient les conjectures où se trouvaient réduits des esprits même intelligents, par le désir de réconcilier l'interprétation littérale de l'Écriture avec les phénomènes de la nature! La philosophie contemporaine croit pouvoir, sans s'écarter de l'autorité sacrée, adopter les suggestions de la science et attribuer les nouvelles tribus d'animaux à une création postérieure au déluge, dans les lieux que leur constitution et leurs habitudes leur destinaient évidemment pour séjour (6).

L'existence de l'homme au Nouveau-Monde ne paraît pas offrir les mêmes difficultés à résoudre que celle des classes inférieures d'animaux. La nature l'a rendu propre à vivre sous tous les climats, sous le ciel brûlant des tropiques et sous l'atmosphère glaciale du Nord; on le voit errer également au milieu des sables du désert, dans la solitude des glaces polaires, sur l'Océan sans bornes. Ni montagnes ni mer ne l'intimident. A l'aide de ses inventions mécaniques, il accomplit des voyages que les oiseaux doués des plus robustes ailes ne pourraient entreprendre. Sans remonter dans les latitudes les plus élevées du Nord, où les continents d'Asie et d'Amérique ne sont plus séparés que de cinquante milles, il serait facile à l'habitant de la Tartarie orientale ou du Japon de diriger

(4) Garcia, *Origen de los Indios del Nuevo-Mundo*. Madrid, 1729, cap. 4.

(5) Torquemada, *Monarch. india*, lib. 1, cap. 8.

(6) Pritchard, *Recherches sur l'histoire physique du genre humain*. Londres, 1826, vol. 1, p. 81 et suiv.

Une autorité orthodoxe, saint Augustin, dit que par l'ordre de Dieu, à l'époque de la création, la terre produisit toutes les créatures vivantes d'après leur espèce; de même il en a dû être après le déluge pour les îles si écartées du continent que les animaux ne pouvaient y atteindre. » *De civitate Dei*, ap. opera. Parisiis, 1636, t. 3, p. 987.

son canot d'île en île, jusqu'au rivage américain, sans être jamais plus de deux jours en mer (7). La communication est un peu moins aisée du côté de l'Atlantique. Mais de ce côté même, l'Islande était occupée par des colonies européennes plusieurs siècles avant la découverte de Colomb; et le trajet d'Islande en Amérique offre comparativement peu de difficultés (8). Indépendamment de ces communications, il en existait d'autres dans l'hémisphère méridional, au moyen des îles si nombreuses de la mer Pacifique. Le peuplement de l'Amérique est un problème bien moins difficile à résoudre que celui de ces petits points isolés. Mais l'expérience prouve combien les communications devaient être encore praticables, même avec ces lieux écartés (9). On a recueilli des sauvages dans leurs canots, que le courant avait entraînés à plusieurs centaines de lieues en pleine mer, où ils s'étaient sustentés pendant des mois entiers avec la pluie du ciel et le poisson qu'ils parvenaient à attraper (10). Ces exemples ne sont pas rares, et il serait bien singulier

(7) Beechey, *Voyage dans la mer Pacifique et au détroit de Behring*. Londres, 1831, 2^e part., *Append.* De Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent*. Paris, 1837, t. 2, p. 38.

(8) Quel que soit le scepticisme avec lequel on ait accueilli la descente des Normands au onzième siècle sur les côtes du grand continent, l'opinion des savants doit être à cet égard fixée depuis la publication des documents originaux par la société royale de Copenhague. (Voyez plus particulièrement les *Antiquités américaines*. Hafnia, 1837, p. 79-200.)

(9) Le plus remarquable exemple peut-être de rapports directs entre des points éloignés nous est donné par le capitaine Cook, qui trouva les habitants de la Nouvelle-Zélande non-seulement professant la même religion, mais parlant le même langage que le peuple d'Otaïti, séparé d'eux par plus de deux mille milles *Voyages de Cook*. Dublin, 1784, vol. 1, liv. 1, chap. 8.

(10) Le géologue Lyell termine une énumération d'exemples de cette nature aussi extraordinaires que bien attestés par la réflexion suivante : « Supposons le genre humain retranché tout entier, à l'exception d'une seule famille habitant l'ancien et le nouveau continent, ou l'Australie, ou même un des îlots de corail de la mer Pacifique; nous pouvons être sûr que ses descendants, alors même qu'ils ne parviendraient jamais à un degré de civilisation plus élevé que les insulaires de la mer du Sud ou les Esquimaux, finiraient néanmoins, dans le cours des âges, par se répandre sur toute la

que ces barques errantes n'aient jamais été arrêtées par le grand continent qui s'étend à travers le globe, sans interruption, presque d'un pôle à l'autre. L'histoire pourrait sans doute nous révéler plus d'un exemple d'hommes qui, ainsi poussés sur les rivages de l'Amérique, auraient mêlé leur sang à celui des races primitives qui l'occupaient.

La difficulté n'est donc plus, comme pour les animaux d'un ordre inférieur, d'expliquer comment l'homme a pu atteindre les rivages de l'Amérique, mais de déterminer le point d'où il était parti. En explorant toute l'étendue du Nouveau-Monde, on reconnut qu'il était peuplé par deux grandes familles, l'une au plus bas degré de la civilisation et composée de chasseurs, l'autre presque aussi avancée que les empires à demi civilisés de l'Asie. Les races les plus policées ignoraient sans doute mutuellement leur existence sur les différents continents de l'Amérique, et n'avaient pas plus de relations avec les tribus barbares qui les entouraient. Toutefois, elles avaient entre elles et avec ces tribus quelque chose de commun et qui les distinguait d'une manière remarquable des habitants de l'Ancien-Monde : le même teint, la même organisation physique, — un caractère plus uniforme, au moins, que celui qu'on trouve parmi les nations de toute autre partie du globe. Elles avaient plusieurs usages, plusieurs institutions communes, et parlaient des langues d'une même construction, et qui différaient curieusement de celles de l'hémisphère oriental.

D'où venait la civilisation de ces races plus policées? N'était-ce qu'un développement supérieur du même caractère indien que nous voyons résister, dans les latitudes plus septentrionales, à tous les efforts faits pour le civiliser? Ces races possédaient-elles dès l'origine un rang supérieur dans l'échelle intellectuelle? n'étaient-elles redevables de leur instruction qu'à elles seules, au perfectionnement successif de leurs facultés? était-ce en un mot une civilisation indigène, ou était-elle en partie empruntée aux nations du monde oriental? Si elle était indigène, comment expliquer sa singulière coïncidence avec les institutions et les idées de l'Orient? Si elle

terre, dispersés en partie par la tendance naturelle de la population d'épuiser les moyens de subsistance d'une province limitée, et en partie par l'accident de canots entraînés vers de lointains rivages par les marées et les courants. » *Principes de géologie*. Londres, 1832, vol. 2, p. 121.

était orientale, comment rendre compte de la grande dissemblance du langage et de l'ignorance de quelques-uns des arts les plus simples et les plus utiles, qui, une fois connus, ne peuvent s'oublier? C'est l'énigme du sphinx, et elle attend encore son OEdipe. La question n'en offre pas moins l'intérêt le plus curieux à tout observateur intelligent de l'espèce humaine. Aussi elle a occupé la pensée des savants, depuis la première découverte jusqu'à nos jours, époque où la mise en lumière des singuliers monuments de l'Amérique centrale a imprimé une nouvelle impulsion aux recherches scientifiques, en suggérant la probabilité, ou plutôt la possibilité de trouver des preuves plus certaines que toutes celles qui sont connues jusqu'ici, pour établir le fait d'une communication positive entre les deux hémisphères.

Mon intention n'est pas d'ajouter un grand nombre de pages aux volumes déjà publiés sur cet inépuisable sujet, d'une nature trop conjecturale pour l'histoire et peut-être pour la philosophie, comme le remarque un écrivain plein de sens et qui a fait plus que personne pour la solution du mystère (11). Mais cet ouvrage serait incomplet s'il ne donnait pas au lecteur les moyens de se prononcer lui-même sur les véritables sources de la civilisation que j'ai décrite, en lui présentant les points de ressemblance signalés avec l'ancien continent. Je me restreindrai toutefois, dans cette exposition, à mon propre sujet, les Mexicains, ou à tout et qui peut y avoir trait; me proposant de ne faire remarquer que les véritables points de ressemblance, appuyés sur des preuves et dépourvus autant que possible des illusions d'une crédulité pieuse ou des visions de l'esprit de système.

Une analogie qui se présente d'elle-même est celle des traditions cosmogoniques et des coutumes religieuses. Le lecteur connaît déjà le système aztèque des quatre grands cycles, à l'aide desquels le monde devait être détruit pour être régénéré (12). La croyance en ces convulsions périodiques de la nature par l'action de l'un ou l'autre des éléments était familière à un grand nombre de pays de l'hémisphère oriental. Les détails peuvent varier, mais la ressem-

(11) « La question générale de la première origine des habitants d'un continent est au delà des limites prescrites à l'histoire; peut-être même n'est-elle pas une question philosophique. » De Humboldt, *Essai politique*, t. 1, p. 349.

(12) Voyez plus haut, t. 1, introduction.

blance générale des traditions fournit un argument en faveur d'une commune origine (13).

Il n'y a pas de tradition plus répandue que celle du déluge. Indépendamment de la tradition, il semble naturellement indiqué par la structure intérieure de la terre et par les lieux élevés où l'on trouve des dépôts de substances marines. C'est une croyance reçue sous diverses formes chez tous les peuples civilisés de l'Ancien-Monde et tous les barbares du Nouveau (14). Les Aztèques y joignaient plusieurs circonstances d'une nature plus arbitraire et ressemblant aux traditions de l'Orient. Ils croyaient que deux personnes seulement avaient survécu au déluge, un homme nommé Coxcox et sa femme. Leurs têtes sont représentées dans certaines peintures, ainsi qu'une barque flottante sur les eaux, au pied d'une montagne. On y voit aussi une colombe tenant dans son bec l'emblème hiéroglyphique des langues, qu'elle distribue aux enfants de Coxcox, qui étaient nés muets (15). Le peuple voisin du Mechoacan, qui habitait

(13) La capricieuse division du temps en quatre ou cinq cycles ou âges existait parmi les Hindous (*Asiatic researches*, vol. 2, mém. 7), les habitants du Thibet (de Humboldt, *Vue des Cordillères*, p. 310), les Persans (Bailly, *Traité de l'Astronomie*, Paris, 1787, t. 1, discours préliminaire), les Grecs (Hésiode, *Ἔργα καὶ Ἡμέραι*, v. 108 et suiv.), et chez d'autres peuples sans doute. Les cinq âges de la cosmogonie grecque se rapportaient plutôt aux phénomènes moraux qu'aux phénomènes physiques, preuve d'une civilisation plus avancée.

(14) Les traditions chaldéenne et hébraïque du déluge sont à peu près les mêmes. Le parallèle est établi dans les ingénieuses leçons de Palfrey sur les Écritures et les antiquités juives. (Boston, 1840, vol. 2, lect. 21-22.) Parmi les écrivains païens, aucun ne se rapproche autant du récit biblique que Lucien, qui, dans son exposé des traditions grecques, parle de l'arche et des couples d'animaux qui y auraient été enfermés. (*De deâ syriâ*, sec. 12.) On trouve la même tradition dans le *Bhagawata purana*, poème hindou d'une grande antiquité. (*Asiatic researches*, vol. 2, mém. 7.) La simple tradition d'un déluge universel se conservait probablement parmi la plupart des aborigènes du monde occidental. V. McCulloch, *Res.*, p. 147.

(15) Cette tradition des Aztèques est reproduite dans une ancienne carte hiéroglyphique publiée pour la première fois dans le *Giro del mondo*, de Gemelli Carreri. (Voyez t. 6, p. 33, édit. de Naples, 1700.) Son authenticité, ainsi que l'intégrité historique de Carreri lui-même, sur laquelle on avait jeté quelques soupçons (voyez Robertson, *Hist. d'Amér.* Londres, 1796,

aussi les plaines élevées des Andes, avait encore une autre tradition : la barque dans laquelle s'était échappé Tezpi, leur Noé, était remplie de diverses espèces d'animaux et d'oiseaux. Au bout de quelque temps, Tezpi lâcha un vautour qui ne revint plus et se nourrit des cadavres des géants que les eaux en se retirant laissaient sur la terre. Le petit oiseau mouche Huitzitzilin fut envoyé à son tour et rapporta un peu de verdure dans son bec. La ressemblance de ces traditions avec celle des Hébreux et des Chaldéens est visible. Il serait à souhaiter que la version du déluge attribuée aux peuples du Mechoacan reposât sur des autorités plus satisfaisantes (16).

Sur la route de Vera-Cruz à la capitale, non loin de la ville moderne de Puebla, on aperçoit la vénérable ruine nommée le temple de Cholula. C'est une masse de forme pyramidale, bâtie en briques séchées, et qui n'a guère moins de cent quatre-vingts pieds de hauteur. D'après la tradition populaire du pays, ce monument a été élevé par une famille de géants qui avaient échappé à la grande inondation, et qui se proposaient de conduire l'édifice jusqu'aux nuages. Mais les dieux, irrités de leur orgueil, lancèrent les feux du ciel contre la pyramide, et forcèrent les géants de renoncer à leur entre-

vol. 3, n. 26), ont été victorieusement défendues par Boturini, Clavigero et de Humboldt, qui tous avaient suivi les traces du voyageur italien. (Boturini, *Idée*, p. 54. De Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 223-224. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 24.) La carte dont il s'agit est une copie dont l'original existe dans la curieuse collection de Sigüenza. Elle a tout le caractère d'une véritable peinture aztèque, mais paraît avoir été retouchée, surtout pour les costumes, par quelque artiste plus moderne. La peinture des quatre âges, dans la collection du Vatican, n° 3,730, représente aussi les deux figures dans une barque échappant au grand cataclysme. *Antiq. du Mexique*, vol. 1, pl. 7.

(16) Cette remarquable tradition ne repose, à ma connaissance, que sur l'autorité de Clavigero, *Stor. del Messico*, dissert. 1, fort bonne autorité, mais qui ne suffit pas en l'absence de preuves. Toutefois M. de Humboldt ne révoque pas en doute la tradition. (*Vues des Cordillères*, p. 226.) Il est moins sceptique sur ce point que Vater, à qui les traditions du déluge inspirent la remarque suivante : « J'ai omis à dessein de signaler la ressemblance des notions religieuses, car je ne crois pas qu'il soit possible de les concevoir indépendantes de toute influence des idées chrétiennes, ne fût-ce qu'une imperceptible confusion dans l'esprit du narrateur. » *Mithridates, oder allgemeine Sprachenkunde*. Berlin, 1812, theil. 3, abtheil. 3, p. 82, note.

prise (17). On ne peut nier non plus la coïncidence partielle de cette légende avec la tradition hébraïque de la tour de Babel, également accueillie par d'autres nations de l'Orient (18). Mais on ne se douterait guère des hypothèses téméraires échafaudées sur cette frêle base.

On trouve un autre singulière coïncidence dans la tradition de la déesse Cioacoatl : « Notre Dame et notre mère ; la première déesse qui ait mis au monde un enfant ; qui ait légué aux femmes les douleurs de l'enfantement comme un tribut de la mort ; par qui le péché est entré dans le monde ; » tel était le langage vraiment remarquable des Aztèques parlant de cette divinité révérée. On la représentait ordinairement avec un serpent près d'elle, et son nom signifiait « la femme serpent. » Tout cela rappelle assurément la

(17) Cette histoire, si peu conciliable avec la tradition vulgaire des Aztèques qui n'admet que deux survivants au déluge, circulait encore parmi les indigènes du lieu, lors de la visite que leur fit M. de Humboldt. (*Vues des Cordillères*, p. 31-32.) Elle est d'accord avec celle que donne l'interprète de la collection du Vatican (*Antiq. du Mexique*, vol. 6, p. 192 et suiv.) Cet écrivain, probablement un moine du seizième siècle, se distingue également par son ignorance et son dogmatisme.

(18) Une tradition, fort analogue à la tradition hébraïque, existait chez les Chaldéens et les Hindous. (*Asiatic researches*, vol. 3, mém. 16.)

Les indigènes de Chiapa, s'il faut en croire l'évêque Nuñez de la Vega, avaient aussi une tradition regardée comme originale par de Humboldt (*Vues des Cordillères*, p. 148), et qui concordait avec l'Écriture, non-seulement pour la construction de la tour de Babel, mais pour la confusion des langues et la dispersion des peuples. Coïncidence très-merveilleuse assurément. Mais qui nous garantit l'authenticité de la tradition ? L'évêque Nuñez vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il avait tiré ses informations de cartes hiéroglyphiques et d'un manuscrit indien que Boturini s'efforça en vain de retrouver, et, selon celui-ci, les indigènes induisirent fréquemment le bon évêque en erreur. (*Ibid.*, p. 106 et suiv.) Boturini est tombé lui-même dans une erreur aussi grande relativement à une carte de cette même pyramide de Cholula, qui, loin d'être une véritable antiquité, comme le prouve Clavigero, avait été fabriquée à une époque plus récente. (*Stor. del Messico*, t. 1, p. 130, note.) Plus on s'éloigne de la conquête, plus il devient difficile de décider ce qui appartient aux anciens Aztèques et ce qui est l'œuvre des néophytes chrétiens.

mère de la famille humaine, l'Ève des nations juive et Syrienne (19).

Mais aucune des divinités du pays n'a fourni d'aussi étranges rapprochements avec l'Écriture que Quetzalcoatl (20), l'homme blanc, portant une longue barbe, venu de l'Orient, et qui, après avoir présidé aux destinées de l'âge d'or de l'Anahuac, avait disparu aussi mystérieusement qu'il était arrivé, sur le grand Océan Atlantique. Comme il avait promis de revenir un jour, les générations successives attendaient son retour avec confiance. Ces circonstances offrent peu de rapport assurément avec le christianisme. Mais les habiles antiquaires de Mexico ont découvert qu'il fallait attribuer à ce Dieu l'institution de communautés religieuses, semblables aux monastères de l'ancien monde, celle des rites de la confession et de la pénitence, et même la connaissance des grandes doctrines de la Trinité et de l'Incarnation (21). Un savant, avec une pieuse industrie, a accumulé des preuves pour établir l'identité de Quetzalcoatl et de l'apôtre saint Thomas (22); tandis qu'un autre, avec une foi moins scrupuleuse, a vu dans cette attente du retour du dieu qui devait

(19) Sahagun, *Historia de Nueva-España*, lib. 1, cap. 6; lib. 6, cap. 28-33.

Torquemada ne se contente pas du naïf récit de son prédécesseur dont il avait le manuscrit sous les yeux; il nous dit que l'Ève mexicaine eut deux fils, Caïn et Abel. (*Monarch. ind.*, lib. 6, cap. 31.) Les anciens interprètes des collections du Vatican et de Tellier complètent la tradition en ajoutant que cette Ève introduisit le péché et la douleur dans le monde en cueillant la rose défendue (*Antiq. du Mexique*, vol. 6, explic. de la pl. 7, 20); et Veytia se rappelle avoir vu une carte toltèque ou aztèque, représentant un jardin avec un seul arbre autour duquel était enroulé un serpent à face humaine. (*Hist. antig.*, lib. 1, cap. 1.) Tout cela nous prépare à cette conclusion de lord Kingsborough: « Les Aztèques avaient une connaissance positive de l'Ancien Testament et très-probablement du Nouveau, bien qu'un peu altérée par le temps et les hiéroglyphes. » *Antiq. du Mexique*, vol. 6, p. 409.

(20) Voyez plus haut, vol. 1, p. 38.

(21) Veytia, *Hist. antig.*, lib. 1, cap. 15.

(22) Veytia, lib. 1, cap. 19. Triste argument, même pour un casuiste. Voyez aussi la discussion du docteur Mier (ap. Sahagun, lib. 3, suplem.), qui résout la question à l'entière satisfaction de Bustamante.

régénérer la nation, le type, voilé d'un nuage il est vrai, du Messie (23).

Il faut être charitable pour les premiers missionnaires débarqués dans ce pays de merveilles. Tandis que l'homme et la nature offraient un si étrange aspect, certains rites, certaines cérémonies, qui leur rappelèrent une foi plus pure, durent exciter leur étonnement. Ils ne réfléchirent pas que ces coutumes pouvaient être l'expression naturelle d'un sentiment religieux commun à toutes les nations parvenues à un certain degré de civilisation. Ils n'examinèrent pas si les mêmes pratiques n'étaient pas en usage chez d'autres peuples idolâtres. Ils ne purent revenir de leur étonnement en voyant la croix, l'emblème sacré de leur propre foi, élevé comme un objet de culte dans les temples de l'Anahuac. Ils la rencontrèrent en différents lieux, et l'on peut voir aujourd'hui même l'image de la croix sculptée en bas-relief sur les murs d'un des édifices de Palenque où l'on présente à cette croix, comme pour l'adorer, une figure qui ressemble à celle d'un enfant (24).

(23) Voyez entre autres l'interprétation de la collection Borgia par lord Kingsborough et les interprètes de la collection vaticane (*Ant. du Mexique*, vol. 6, explic. des pl. 3, 10, 41), aussi habiles que Sa Seigneurie et sir Hudibras à dévoiler les mystères :

Whose primitive tradition reaches,
As far as Adam's first green breeches.

HUDIBRAS.

(24) *Antiq. mexic.*, expéd. 3, pl. 36.

Les figures sont entourées d'hiéroglyphes de la nature la plus arbitraire et peut-être phonétiques. (Voyez aussi Herrera, *Hist. general*, dec. 2, l. 3, cap. 1. Gomara, *Crónica*, cap. 15, ap. Barcia, t. 2.) M. Stephens pense que la célèbre croix de Cozumel, conservée à Mérida et qui passe pour celle qu'adoraient primitivement les indigènes de Cozumel, n'est qu'une croix élevée par les Espagnols dans une de leurs propres églises, après la conquête de l'île. Ce fait lui paraît complètement invalider la plus forte preuve donnée jusqu'à ce jour de l'adoption de la croix par les Indiens comme un symbole de culte. (*Voyages dans le Yucatan*, vol. 2, chap. 20.) Mais en admettant la vérité de cette assertion, en ne voyant qu'une relique chrétienne dans la croix de Cozumel, ce que l'ingénieux voyageur a rendu très-probable, sa conclusion n'en est pas moins inadmissible. Il est tout naturel que les moines de Mérida aient cherché à donner de la célébrité à leur cou-

Leur surprise dut s'accroître encore lorsqu'ils furent témoins d'une cérémonie religieuse qui leur rappela la communion chrétienne. On pétrissait en cette occasion avec de la fleur de maïs mêlé de sang une statue de la divinité tutélaire des Aztèques, et après sa consécration par les prêtres, on la distribuait au peuple, qui la mangeait avec marque de respect, d'humiliation et de douleur, déclarant que c'était la chair de la divinité (25). Comment ne pas reconnaître là une cérémonie analogue avec l'Eucharistie de l'Église romaine?

La cérémonie du baptême aztèque dut les confirmer dans ces sentiments. Après une invocation solennelle, on humectait d'eau la tête et les lèvres de l'enfant et on lui donnait un nom. On implorait en même temps la déesse Cioacoatl, qui présidait aux enfantements, pour que le péché, qui nous a été donné avant le commencement du monde, ne s'attachât pas à cet enfant; mais que, lavé au contraire par ces eaux, il pût vivre et recevoir une nouvelle naissance (26).

vent en se prétendant possesseur d'une relique qui prouvait, dans leur opinion, que le christianisme avait été prêché aux indigènes à quelque époque antérieure. Mais la véritable preuve de l'existence de la croix comme objet de culte dans le Nouveau-Monde avant l'arrivée des Espagnols résulte du témoignage sans équivoque des conquérants eux-mêmes.

(25) « Lo recibian con gran reverencia, humiliacion, y lagrimas, diciendo que comian la carne de su dios. » Veytia, *Hist. antig.*, lib. 4, cap. 18. Voyez aussi Acosta, lib. 3, cap. 24.

(26) Voyez plus haut, vol. 1, p. 41. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 6, cap. 37.

Pour permettre au lecteur d'apprécier par lui-même combien malgré cette ressemblance partielle le rite aztèque différait du rite chrétien, je donne ici la traduction entière du récit de Sahagun.

« Lorsque tout ce qui était nécessaire au baptême était prêt, tous les parents de l'enfant se rassemblaient et on appelait la sage-femme chargée de la cérémonie du baptême. Au point du jour, ils se réunissaient dans la cour de la maison. Après le lever du soleil, la sage-femme, prenant l'enfant dans ses bras, demandait un petit vaisseau de terre rempli d'eau, tandis que les personnes qui l'entouraient plaçaient les ornements préparés pour le baptême au milieu de la cour. Pour accomplir le rite du baptême, elle se tournait vers l'occident et commençait aussitôt certaines cérémonies préliminaires... Elle aspergeait d'eau la tête de l'enfant en disant : O mon enfant !

Il est vrai que ces diverses cérémonies étaient accompagnées de particularités fort peu en rapport avec les rites d'aucune Église chrétienne. Mais les bons pères ne voyaient que les points de ressemblance; ils ignoraient que la croix fût le symbole du culte, dès la plus haute antiquité, en Égypte et en Syrie (27), et que des rites analogues à ceux de la communion (28) et du baptême, étaient en

prends et reçois l'eau du Seigneur de ce monde, l'eau qui nous est donnée pour accroître et renouveler notre corps. Elle lave et purifie. Je prie Dieu pour que ces gouttes célestes pénètrent dans ton corps et y habitent; pour qu'elles détruisent et écartent de vous tout le mal et tout le péché qui vous ont été donnés avant le commencement du monde; puisque nous sommes tous sous son pouvoir, étant tous les enfants de Chalchiviltiyue (la déesse de l'eau). » Elle lavait ensuite le corps de l'enfant avec l'eau et parlait ainsi : « De quelque lieu que tu viennes, toi qui veux nuire à cet enfant, laisse-le et éloigne-toi de lui, car il vient de recevoir une vie nouvelle et une nouvelle naissance. Il est purifié et lavé de ses souillures, et notre mère Chalchiviltiyue l'a mis de nouveau au monde. » Après avoir ainsi prié, la sage-femme prenait l'enfant dans ses deux mains, et l'élevait vers le ciel : « O Seigneur, disait-elle, regarde ta créature que tu as envoyée dans ce lieu de chagrins, de souffrance et de repentir. Accorde-lui, ô seigneur, tes bienfaits et ton inspiration, car tu es le grand Dieu, et la grande déesse est avec toi. » Des torches de pins résineux brûlaient pendant ces cérémonies, et, lorsqu'elles étaient terminées, on donnait à l'enfant le nom d'un de ses ancêtres, dans l'espoir qu'il répandrait un nouveau lustre sur ce nom. Il lui était donné par la même sage-femme ou prêtresse qui le baptisait. »

(27) Parmi les symboles égyptiens on trouve plusieurs modèles de croix. L'un, d'après Juste Lipse, signifiait « la vie à venir. » (Voyez son traité *De cruce*, Lutetiae Parisiorum, 1598, lib. 3, cap. 8.) Nous en trouvons un autre dans le catalogue de Champollion, qu'il interprète par « support ou sauveur. » (*Précis*, t. 2, tableau gén., nos 277, 348.) M'Culloh a recueilli quelques curieux exemples du respect des anciens pour ce signe (*Recher.*, p. 330 et suiv.); et de Humboldt en a fait autant dans son dernier ouvrage, *Géographie du nouveau continent*, t. 2, p. 354 et suiv.

(28) Ante, deos homini quod conciliare valeret
Far erat,

dît Ovide (*Fastorum* lib. 4, v. 837).¹ Le comte Carli a fait remarquer un semblable usage du pain consacré et du vin et de l'eau dans les mystères grecs et égyptiens. (*Lettres améric.*, t. 1, lett. 27.) Voyez aussi M'Culloh, *Recherches*, p. 240 et suiv.)